

ENSEIGNER CESSERA D'ÊTRE UN ART LORSQUE APPRENDRE NE SERA PLUS UN MYSTÈRE

Toi, tu nous as toujours mis la vie à la bouche ! Plus tu t'engages dans l'existence, plus tu nous forces à nous engager dans la nôtre.

Apprendre est un verbe que tu ne sais pas séparer du verbe comprendre et du coup, avec toi, la vie ne se passe pas, elle se crée.

Ton habileté à nous dévoiler les mystères de la création nous faisait saliver : avec toi, nous allions comprendre tant de choses sur la manière d'apprendre à lire ! Prudente enfant ! Alors que nos amis, brillants éducateurs, exhibaient des bébés qui stockaient patiemment des mots, qui examinaient tranquillement les diverses productions des plus fastueuses maisons d'édition, toi, rien ! Pas une lecture, pas une écriture !

À 2 ans et demi, tu jetais dans les w-c des livres chèrement rapportés d'un Salon prestigieux. À 4 ans tu n'avais repéré dans le large éventail des écrits qu'on te présentait que ton nom et celui de ton père. Les gens ne manquaient pas pour interpréter dans ton attitude l'évidente réaction d'une enfant frustrée par le militantisme d'une mère AFL. Les évidences, quelle importance ? Qu'engrangeais-tu dans ton silence, qui te ferait lire ? Pas au niveau de ta culture, mais des questions que tu te posais sur les raisons et la manière que nous avons d'utiliser l'écrit.

Vers 4 ans et demi, tu t'es mise à lire le soir. Tu prenais de gros livres et tu isolais consciencieusement, entre tes deux ongles, chaque lettre de chaque page. Le front soucieux, tu disais : *"J'ai bien lu ce soir, je continuerai demain"* et, chaque soir, tu variais les marque-pages. Un jour, alors que nous ne désirions pas t'écouter parce que nous lisions, tu as justifié ta méthode en criant : *"Je vais vous dire, moi, ce que vous faites quand vous lisez."* Et tu t'es mise à isoler une à une, entre tes doigts, les lettres de mon journal avant de conclure : *"Alors, pendant ce temps-là, vous pouvez bien m'écouter !"* Nous avons essayé de te dissuader en t'expliquant que lire, c'était comprendre.

Comprendre ? N'était-ce pas ce que tu étais en train de faire ?

Comme tu comptais vite, as-tu songé à t'aider des chiffres pour déchiffrer ? Sur le chemin de l'école, tu m'as dit un jour, en regardant la bâche d'un bistro : *"Là, il y a écrit que le café, il est au numéro 33."*

"33 Kronenbourg" flottait sous la pluie.

Je te l'ai fait remarquer, mais tu n'as rien répondu. Et puis, le soir, au moment de te coucher, tu m'as demandé : "Puisque toi ton métier, c'est d'apprendre à lire aux autres, pourquoi tu m'apprends pas à lire ?

Nous avons commencé à regarder les mots des écrits qui t'intéressaient. Tu observais, tu écoutais, tu n'en faisais rien. Tu semblais attendre autre chose.

Le sens de la réunion de tous ces signes ? La raison de leur organisation en livres, journaux, affiches ? Nous avons continué à te suivre ou à te précéder dans tes démarches, et puis tu es entrée en grande section.

Un soir, tu nous as réunis et tu nous as dit : *"Ça y est, j'apprends à lire !"* Intrigués, nous t'avons vue t'asseoir sur le bord du canapé, et frapper tes mains bien écartées chaque fois qu'un "i" apparaissait dans la comptine que tu restituais : *"La souris a mis du riz dans le nid*

de ses petits."

Qu'as-tu fait alors de ce que tu as lu sur nos visages blancs de respiration coupée ? Ta grande sœur m'a regardée, dubitative, et m'a demandé : *"Tu es sûre que ça sert à quelque chose, ton métier ?"*

Alors elle t'a dit, en frappant des mains sur chaque "i" : *"Passe-mo-i le pa-i-ne, j'ai fro-i- aux ma-i-nes."* Tu as protesté : *"Il n'y a pas de "i" dans "moi", "pain", "main", "froid".* Elle t'a prouvé le contraire en te l'écrivant. Vous vous êtes engueulées et j'ai pris son parti. Ta sœur a ajouté : *"En plus, c'est une méthode dangereuse ! Le jour où tu conduiras et que tu verras "Mississippi" sur une pancarte, si tu lis en frappant des mains, tu vas te retrouver à la flotte vite fait."*

Le soir, quand tu t'es endormie, ta sœur, boudeuse, m'a dit : *"Tu sais bien que j'ai raison et que les instits devraient se demander comment ils imaginent qu'elle va apprendre à lire sans jamais voir les mots."*

J'étais d'accord, mais comment t'aider sans court-circuiter ta propre réflexion ? Le lendemain matin, tu as signé la première trêve en déclarant : *"Bon, d'accord, en ce moment la maîtresse m'apprend à entendre les "i" dans les mots."* La maîtresse, elle au moins, faisait quelque chose. De quoi pouvions-nous nous vanter, nous ? C'est alors que tu as attaqué sur un autre plan.

"Je vous entends souvent dire "j'ai hâte de" et je ne sais pas ce que ça veut dire." Explication. Application, le lendemain : *"J'ai honte de... Ah ! je crois que je me trompe."* Discrimination. Satisfaction ? Non, La vraie question arrive : *"Je comprends bien la différence, mais ce que je ne comprends pas, c'est comment vous avez fait pour savoir que celui-là voulait dire ça et l'autre voulait dire autre chose."* Tu as posé la même question, un soir, sur les escaliers du métro : *"Ca y est, je sais écrire "Coca-Cola" ! "Co", c'est celui de ma tante Coco, "ca" c'est celui de caca, "Co" c'est pareil que l'autre et "la" je l'ai vu dans la maison."* Tu attends, j'approuve mais derrière, ta sœur, plus exigeante interroge : *"Pourquoi tu n'as pas choisi le "ko" de koala, tu le connais aussi, ce mot-là ?"*

Déstabilisée, tu me regardes. Je pense te rassurer en affirmant que tu ne t'es pas trompée. Ce n'est pas ça qui t'intéresse : *"Ce que je veux savoir, c'est comment vous faites pour dire que c'est "co" ou "ko" ..."*

- *Eh bien, c'est parce qu'on l'a vu.*

- *Enfin, une bonne réponse!"* ironise ta sœur.

Nous avons dû signer implicitement un traité de non-agression réciproque et nous avons peu reparlé de lecture jusqu'à ton entrée au CP, où tu nous regardais perfidement lorsque l'entourage s'exclama : *"Alors, tu es contente de devenir grande et d'apprendre à lire ?"* Tu nous reprochais sans doute de t'avoir maintenue dans l'enfance inutilement. Nous n'allions pas pour autant cesser d'être tes alliés et tu allais en avoir besoin !

Première soirée de CP. Tu as sorti un méchant livre et tu nous l'as brandi, persuadée que tu tenais, là, la réponse à tes questions.

Au fil des jours, ta curiosité, ton obstination, ton impertinence disparaissaient. Toute ton énergie était concentrée dans ce que tu imaginais être l'évaluation de ton savoir-lire : les bons points. Au fil des mots, on détricotait en toi tout ce que tu avais tissé à force d'intérêts, d'observations, de questions, de réactions.

"Soumission" était le mot de la maîtresse, et tu avais bien l'intention d'apprendre à lire sans pouvoir, sans projet, sans statut, sans autre écrit que ce maudit livret.

Fallait-il, pour avoir un bon point, surveiller la classe pendant l'absence de la maîtresse et dénoncer les bavards ? Tu étais volontaire.

"Pas de gilet", déclaras-tu par un matin glacial. *"Laure n'en n'a pas, elle est toujours la première au rang et elle a un bon point."* Un jour, tu m'as même avoué avoir failli piquer le bon point d'Anaïs qu'elle avait négligemment laissé sur la table tandis qu'elle ramassait son crayon, un autre jour tu t'en es fait voler trois, deux par un enfant et l'autre par la maîtresse qui te reprochait de répondre à Léonie.

Tu avais compris que le CP, c'était la classe de l'apprentissage de la lecture, qu'être bonne élève c'était être couverte de bons points : aucun doute possible, tu apprenais magnifiquement bien à lire. Et pour nous prouver ta virtuosité, tu nous proposas, un soir, de lire deux pages sans regarder ! Mission accomplie devant l'épaisseur de notre désarroi.

La discussion a repris quand tu es arrivée un jour en rouspétant : *"J'y comprends plus rien. Aujourd'hui, on a appris le "i", et comme on savait le mot "lu", elle a dit que ça faisait "lui" ! Je vois pas."* C'est ta sœur qui, sans conviction, détacha lentement le "lu" en arrondissant la bouche, puis, aussi caricaturalement, figea le "i" dans un sourire crispé avant de les enchaîner nerveusement dans un rapide "lui". LU-I → LUI !

Perplexe, tu ne voyais toujours pas, Nous avons récidivé en faisant des exercices articulatoires périlleux qui consistaient à plaquer la langue derrière les dents du haut avant de laisser s'échapper discrètement un et "ré" guttural, tout ça pour te prouver qu'on entendait bien la lettre "t" dans "rentrer".

Imperturbable, tu décrétas qu'on entendait "tr", et pas "té".

Un jour, tu as déniché la boîte des livrets **À mots découverts*** et tu t'es mise à lire. Tu as deviné les mots que tu ne connaissais pas, tu réclamais qu'on t'éclaire sur ceux que tu ne comprenais pas et tu as fait ce que tu as toujours fait quand tu as conquis quelque chose : tu as lu ces livrets, et puis tu les as relus à tes poupées, à tes copines, au visiteur de passage, à moi-même sur les w-c ou dans ton lit. Chaque fois, tu en comprenais davantage, mais ça, tu n'as pas cru bon de nous en informer.

Tu as passé un cap et je suis sûre, quand j'écris cela, que nous t'avons aidée en n'essayant pas de t'apporter les solutions dont tu n'avais que faire. Après Toussaint, je ne sais pas ce que tu vas tirer de la syllabation massive qui te guette. Je ne doute pas des moments passionnants qui nous attendent...

Hier soir, tu m'as téléphoné de ton lieu de vacances et tu m'as dit : *"J'ai presque lu toute ta lettre en entier. Y'a trois mots que j'ai pas compris."* Je t'ai répondu que ça me semblait normal. Attendais-tu ce moment pour me parler de ce qui te préoccupe toujours ? Je ne sais pas. Toujours est-il qu'après m'avoir demandé si nous, les adultes, nous pouvions tout comprendre et que je t'aie répondu négativement, tu as déclaré : *"C'est bien ce que je pensais depuis longtemps !"*

Yvonne CHENOUF

* MDI